NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 N° 3 1939

L'originalité de Saint Paul

Antoine MALVY

p. 339 - 344

https://www.nrt.be/fr/articles/l-originalite-de-saint-paul-3678

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'originalité de Saint Paul (1)

Il fallait un grand courage pour écrire après le Père Prat un livre sur l'« *Enseignement de saint Paul* ». Mais le courage sied aux jeunes, et l'auteur des « *Mystères de gloire* » se devait de tenter l'entreprise (2).

D'un contact de plus de vingt ans avec saint Paul — car on ne s'expliquerait pas l'extraordinaire densité de ces deux volumes si l'on ne se rappelait que la « demi-heure d'Ecriture Sainte » (en outre du quart d'heure passé « nu-tête et à genoux », face à face avec le Nouveau Testament) est un des devoirs quotidiens des fils du grand Olier — il sort deux volumes, alertes, pimpants, aérés, français jusqu'à la moëlle et, ce qui vaut encore mieux, comme le dit le Cardinal Tisserant, parfumés de l'encens de la prière et macérés dans la myrrhe du sacrifice. M. Amiot y a joint l'or de la science. Sa bibliographie impose le respect, encore qu'il se soit imposé de n'y nommer qu'« un petit nombre de travaux », la plupart catholiques et accessibles aux lecteurs de langue française et qu'un astérisque indique aux prudents séminaristes les ouvrages « non-catholiques ou inscrits au catalogue de l'Index ».

C'est vraiment le culte de la parole de Dieu qui résonne à toutes les pages de ces deux beaux volumes. La parole de l'Ancien Testament d'abord, car c'est « en multiples manières et à plusieurs reprises que Dieu a parlé à nos Pères par les Prophètes avant de nous parler tout dernièrement en son Fils ».

---

(1) F. Amiot. *L'Enseignement de Saint Paul.* Coll. Etudes Bibliques, 2 volumes. Paris, Gabalda, 1938, 19 × 12 cm., XVI-338 et 264 p. Prix : 45 frs.

Cet ouvrage se présente comme une étude analytique très complète de la doctrine de saint Paul : sources et expression de sa doctrine ; vie divine (Trinité) ; l'humanité avant le Christ ; Rédemption ; vie surnaturelle ; Christ mystique (Tête et membres du corps mystique ; sa vie par l'Eucharistie ; son gouvernement par l'Eglise ; son accroissement par le mariage chrétien ; ses lois par la morale chrétienne tant individuelle que sociale, par les conseils évangéliques, par la sagesse et l'humanisme chrétien ; avenir du corps mystique par la conversion d'Israël et les fins dernières) ; récapitulation et conclusion sur l'« Evangile de Paul ».

(2) F. Amiot. *Mystères de Gloire.* Paris-Tournai, Desclée, 1929, VII-106 p. C'est une série de méditations sur la Transfiguration, la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte. Il ne manque que l'Assomption et le Couronnement pour en faire la troisième partie d'un excellent « mois du Rosaire ». Il faut remarquer d'ailleurs l'originalité de la première méditation sur le mystère du Thabor.

L'accent du Fils, voilà ce que l'on entend partout chez M. Amiot, sans doute parce qu'il a appris de son père en Dieu, — dont il a commenté les leçons en un délicieux volume (3), — à entrer en « communion » avec les mystères de Celui qui « vit en Marie » et que l'oraison fait peu à peu vivre en nous.

On ne s'étonnera donc pas si ce qui l'intéresse le plus en saint Paul, c'est le mystère de Jésus vivant en ses membres.

A vrai dire, ce n'est pas là un fait nouveau. La doctrine du Corps mystique est devenue le bien commun de toutes nos œuvres de jeunesse et nous ne sommes plus à l'époque où l'on admirait le Père Lacordaire pour avoir, après quinze ans de laborieuse préparation, osé parler de Jésus-Christ dans la chaire de Notre-Dame.

Jésus était Juif. Et on ne dira jamais assez à quel point S. Paul était « Hébreu, fils d'Hébreu » attaché par toutes ses fibres au cœur de son peuple. La révélation divine lui avait fait comprendre que les promesses où Dieu avait engagé sa parole s'étendaient désormais à l'« Israël de l'esprit », à tous les fils spirituels que la foi enfantait à Abraham. Mais « les dons de Dieu sont sans repentance » et la cécité de l'Israël de la chair ne pouvait être que partielle et provisoire.

Monsieur Amiot n'a peut-être pas l'esprit aussi juif que S. Paul, mais sans doute il estime comme le Père Lagrange que, « s'il est nécessaire de préférer la mentalité religieuse d'Israël à celle des autres peuples de l'antiquité, il est légitime de les comparer ». Et précisément, cette comparaison, que le Père Lagrange a poursuivie jadis en un fort et docte volume, suffit à faire apprécier ce que l'on a appelé, à bon droit, la « transcendance », disons, pour être clair, la divine origine de la religion d'Israël (4).

C'est dans le même esprit et avec la même opportunité que M. Amiot oppose le christianisme intransigeant de S. Paul à ces « mystères » de la gentilité, avec quoi certains esprits contemporains ont voulu le confondre.

A vrai dire, ce sera sans doute l'étonnement de la génération prochaine qu'on ait pu méconnaître à ce point Saul de Tarse, élève du Pharisien Gamaliel et « zélateur jusqu'à l'excès des traditions nationales » que de le supposer le moins du monde (et fût-ce l'espace d'une heure) à l'école de ces impures initiations dont il n'aurait ressenti que honte et dégoût et dont il ne tolérait pas la moindre mention dans l'assemblée des saints.

A bon droit, M. Amiot fait valoir l'étrange anachronisme que commettent tous ceux qui, à propos de S. Paul, évoquent le spectre de Mithra, — un dieu persan relativement peu connu au 1er siècle en dehors d'un canton excentrique de l'Asie et avant l'incroyable expan-

---

(3) Jean Jacques Olier, *Instruction sur la vie chrétienne et sacerdotale*. Paris, Sorlot, 17 rue Servandoni, 1934.

(4) Déjà l'Abbé Louis de Broglie avait fait bien valoir cette transcendance dans un livre parfois un peu trop oublié, qui a été d'un précurseur : *Problèmes et conclusions de l'histoire des Religions*.

sion qu'a value à son culte, au IIIe siècle, la mobilité des légions romaines d'un bout à l'autre de l'Empire.

Qu'on consulte, dans l'ouvrage classique de Cumont, la carte, si soigneusement dressée, de l'expansion du culte mithriaque dans l'Empire, on constatera que la péninsule balkanique et surtout le Péloponèse, autrement dit les régions proprement helléniques, sont restées complètement indemnes de cette contagion exotique qui, partout ailleurs, en Gaule, en Espagne, en Asie Mineure, en Afrique, en Italie même, est en raison directe de l'intensité de l'occupation militaire : son maximum est le long du « *limes romanus* », cette longue frontière, à peu près identique au cours du Rhin et du Danube, où se pressaient les Légions. Ailleurs, la présence d'un sanctuaire mithriaque coïncide presque toujours avec celle d'une garnison, si bien que l'universalité prétendue de ce culte au IIIe siècle n'est due qu'à une erreur de perspective. De pareilles erreurs se rencontrent parfois chez les plus savants spécialistes de l'histoire des religions quand ils oublient la sévérité des méthodes scientifiques pour sacrifier à l'anticléricalisme.

On n'est pas d'ailleurs autrement certain qu'ils en soient les premières dupes et que la limpidité de leur conscience scientifique ne souffre pas de ce fait une singulière éclipse.

Il y a un terrain où l'œuvre de S. Paul pourrait être plus suspecte de syncrétisme. C'est la Phrygie, qu'il a souvent traversée, et la Lydie où il a fait, dans la grande métropole d'Ephèse, un séjour de plus de deux ans. Les cités du Lycus, Colosses, Laodicée, évangélisées par ses disciples, ont reçu ses instructions écrites sans avoir eu le bonheur d'entendre sa parole. Or, on sait comme cette terre ardente, d'où devaient surgir un jour les fanatiques disciples de Montan et de Priscille, était prédestinée aux pires déviations du sentiment religieux.

Le culte d'Artémis n'était pas un culte à mystères : il étalait, au contraire, à tous les yeux les symboles les moins attrayants de la fécondité universelle de la nature. Mais, à côté du temple célèbre de la déesse — une des sept merveilles du monde — que de chapelles où se rencontraient, comme dans nos ports de mer d'Extrême-Orient, les importations les plus diverses, les plus secrètes aussi, de l'Egypte, de la Syrie et d'autres contrées encore plus reculées.

Eh bien ! à Ephèse comme à Corinthe, comme à Philippes et à Rome, nous constatons chez saint Paul la même horreur pour les pratiques des Gentils, pour ce « calice des démons » où il serait sacrilège de tremper ses lèvres après avoir participé à la coupe du Seigneur. Même impossibilité d'unir le Christ et Bélial, d'associer la lumière aux ténèbres, de profaner dans des contacts impurs (car c'est toujours là que, tôt ou tard, il en fallait venir) des membres qui étaient devenus ceux du Christ.

Sans doute, le vocabulaire de Paul reflète les milieux qu'il a traversés. Il emprunte même à la langue des mystères des termes qui devaient devenir familiers aux chrétiens comme ceux de φωτισμός, de γνῶσις et d'ἐπίγνωσις : « Mais, dit M. Amiot, la doctrine qu'ils recouvrent est tout autre que celle des mystères. On n'insistera jamais

assez sur tout ce qui oppose le monothéisme chrétien, empreint d'amour de Dieu et de moralité rigoureuse, au polythéisme païen : ce n'est pas la même atmosphère. Les rares analogies d'idées et de rites que l'on peut constater tiennent aux tendances foncières et permanentes de l'homme et n'impliquent aucunement une relation de dépendance, que tout par ailleurs démontre inexistante. Les plis du vêtement peuvent se ressembler, les réalités qu'ils enveloppent sont irréductibles. »

Encore plus irrecevable la prétention de l'école plus récente qu'on appelle « Formgeschichtliche Schule », dénomination presque intraduisible, qu'on pourrait paraphraser ainsi : école qui s'appuie sur l'histoire des formes littéraires. Visiblement influencée par une philosophie parente de celle de Durkheim (encore que son représentant principal, Dibelius, soit un Allemand) « elle estime que les religions sont des phénomènes éclos sous l'influence exclusive de la collectivité. Le christianisme n'échappe pas à cette loi universelle de la communauté créatrice : l'Eglise, loin de rendre témoignage au Christ, l'a créé en quelque sorte (le Jésus de l'histoire demeurant à jamais inconnaissable, tant la communauté l'a transformé). »

Contre cette incroyable affirmation M. Amiot fait valoir « qu'à l'origine des grands mouvements qui ont entraîné l'humanité, et des mouvements religieux en particulier, apparaissent toujours des personnalités puissantes qui n'ont pas simplement capté et canalisé les aspirations de leur temps... mais les ont précisées et approfondies et leur ont imprimé parfois une direction inattendue » (t. I, p. 37).

Un christianisme sans Christ, tel est le paradoxe que notre génération était invitée à accepter. Combien plus raisonnable un Ernest Renan qui, pour avoir refusé de voir le « doigt de Dieu » dans l'apparition du Verbe fait chair, se croyait du moins obligé de grandir d'autant l'humanité de ce Jésus dont « on ne pourrait arracher le nom de l'histoire du monde sans l'ébranler jusqu'en ses fondements ».

Si les épîtres de S. Paul ont un sens, c'est que le christianisme tout entier est suspendu à la personnalité de celui qui est mort sur la croix. A condition, bien entendu, d'accepter sa résurrection, car, « si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ». Mais quelle eût été l'indignation de l'apôtre si on lui eût dit que viendrait un temps où on lui attribuerait à lui-même un rôle unique de fondateur dans l'apparition du Christianisme !

Ce n'est pas qu'il faille minimiser son rapport personnel ; M. Amiot s'attache à le circonscrire exactement. Il reconnaît le rôle de Pierre à qui a été par deux fois réservé d'ouvrir aux Gentils la porte de l'Eglise (Actes X, 34 et XV, II) et dont l'avis a été, en somme, décisif dans cette première crise dogmatique de l'Eglise naissante, comme devait l'être plus tard, dans des crises analogues, celui de ses successeurs : un Célestin à Ephèse, un Léon à Chalcédoine. Dans l'œuvre de Paul lui-même, il fait la part des révélations successives et tâche de les sérier.

A bon droit, il fait remarquer que le paulinisme, contenu en germe dans la révélation du chemin de Damas, est déjà entier dans les plus anciennes épîtres :

« La divinité de Jésus-Christ... est clairement enseignée dès les épîtres aux Thessaloniciens... Le célèbre texte christologique de l'épître aux Philippiens (II, 5-11) a été lui-même précédé dans la seconde aux Corinthiens (VIII, 9) d'une ébauche dont la concision étonnante dénote une doctrine familière aux correspondants de l'apôtre et qu'un mot suffisait à rappeler... La doctrine de la justification par la foi est énoncée dès le discours d'Antioche de Pisidie, au début de la première grande mission, en une affirmation lapidaire (Actes XIII, 38 : ...in hoc omnis qui credit iustificatur)... On trouve dans les épîtres les plus anciennes la substance des développements postérieurs, en des allusions sommaires qui devaient, pour être comprises, se référer à un enseignement oral plus complet ».

Voilà ce qu'il ne faut jamais se lasser de répéter. Les épîtres de S. Paul, parfois si obscures pour nous (S. Pierre lui-même l'avoue, et ceci nous encourage) s'éclairaient pour ses correspondants du souvenir de son enseignement.

Jésus-Christ, qui n'a rien écrit lui-même, n'a pas voulu que sa religion fût une « religion du livre » comme devait être l'Islam. C'est l'erreur du protestantisme d'avoir fait de la Bible un fétiche. Le catholicisme a conservé la notion, autrement profonde, de la « tradition » que M. Blondel rappelait à M. Loisy en 1904 dans un article de la défunte *Quinzaine* qui n'a rien perdu de sa valeur et dont on retrouve la substance dans les œuvres récentes du « philosophe d'Aix ».

Or, la tradition s'origine à la parole vivante des premiers témoins du Christ. Les vingt années qui séparent la Pentecôte de la première lettre de Paul aux Thessaloniciens ont été sans doute les plus fécondes et les plus décisives pour l'avenir de ce christianisme qui n'est pas adéquatement distinct du « catholicisme ».

Les historiens protestants du dogme ont l'habitude de distinguer une période « précatholique » et il est remarquable qu'ils ne la terminent pas tous au même moment.

Pour Harnack, le catholicisme commence avec S. Irénée. Grand progrès sur les protestants du XVI[e] siècle qui, dans les dogmes définis à Trente, ne voyaient que corruptions médiévales de la parole de Dieu.

Baur déjà reconnaissait la tendance catholique dans les écrits du Nouveau Testament, destinés, selon lui, à réconcilier les écoles ennemies du pétrinisme et du paulinisme. Rendant compte du livre de Pierre Batiffol, *L'Eglise naissante et le Catholicisme,* Harnack parlait de l'abîme, de la *Kluft* qui sépare le christianisme évangélique de celui de l'Eglise. Cette *Kluft,* la science des historiens du dogme (et nul n'y a contribué plus que Harnack lui-même) a été en la reculant de plus en plus dans le passé. En la mettant entre les Synoptiques et S. Jean, ou même entre telle et telle couche de la tradition synoptique, voire même entre telle ou telle épître de S. Paul, on avoue implicitement tout ce qu'il entre de subjectif et — tranchons le mot — de fantaisiste dans des jugements, qui, sous de grandes apparences de sérénité scientifique, trahissent surtout la phobie du surnaturel.

Il se peut que l'hypothèse du surnaturel « particulier », comme di-

sait Renan, qui fait de l'Absolu « un personnage de l'histoire du monde » (Loisy), paraisse à certains esprits invraisemblable a priori. Encore est-il que c'est une hypothèse à vérifier ou du moins qu'il n'est pas scientifique de l'exclure sans examen, fût-ce au nom de postulats hégéliens. Et si d'aventure elle était la seule qui pût rendre compte de faits historiquement établis, il resterait à l'admettre en vertu de cette même méthode scientifique dont on fait tant d'état.

Cette impression réconfortante est celle qu'on rapporte de la lecture de M. Amiot. Son livre est moins technique que celui du Père Prat : il n'aspire pas à le remplacer. Mais précisément, parce qu'il est autrement conçu (il n'a pas l'équivalent du premier volume du Père Prat, qui suit, d'une épître à l'autre, l'évolution de la pensée de l'Apôtre), il est plus directement adapté à l'enseignement des séminaires. C'est un fruit de l'expérience pédagogique autant que de l'oraison, celle qui, à Saint Sulpice, n'abandonne jamais le contact des textes sacrés. C'est le témoignage très sincère rendu par une âme très moderne à une vérité qui ne saurait vieillir.

Vals près Le Puy. Antoine MALVY, S. I.